



## Quelle est la part du maître ? Quelle est la part de l'enfant ?

La plus grande difficulté que rencontre l'instituteur dans l'exercice de sa fonction, est de retrouver l'unité organique de l'éducation. Formé, ou plutôt déformé, par une scolastique morcelée, compartimentée en disciplines indépendantes, subjugué par une pédagogie anarchique des Maîtres, privé des larges horizons de la culture, le normalien primaire n'est, en fait, qu'un écolier qui, pourvu d'un bagage aléatoire, s'en va affronter la vie par ses propres moyens.

Ce faisant, il s'aperçoit bien vite que le savoir auquel il est fait appel dans la vie d'une classe n'est jamais transcendant. Il ne le devient que si l'instituteur « entre dans le conflit » des choses ; s'il accède à ce complexe d'éducation qui, sous ses aspects psychologiques, pédagogiques, sociaux et politiques pose, en fait, tous les problèmes de l'enfance prolétarienne.

Cette transcendance, bien humble à notre niveau primaire, est l'aboutissement d'une pratique expérimentale de l'éducateur et se concrétise dans une efficience plus grande à comprendre l'enfant et à l'éduquer et par une théorie pédagogique sortie des faits et qui, toujours, est soucieuse de se situer à la hauteur de la vie.

A une heure où tant d'initiatives sortent de nos écoles modernes, nous prévoyons de donner ici les deux aspects pratique et théorique de notre pédagogie populaire. D'une part, nous ferons appel aux écrits de Freinet qui sont, en fait, la théorie sortie d'une pratique pédagogique de quelque 30 ans et qui nous orientent et, d'autre part, nous demanderons aux camarades de nous exposer leur pratique d'enseigner de façon que, sans cesse, la pratique et la théorie se corrigent par réciprocité et résonance à l'épreuve grandiose de la Vie.

Voici un passage de « L'Education du travail » où est posée l'unité d'une éducation prolétarienne :

— Je vous ai dit la grave erreur de l'instruction, du « remplissage », comme fin formative de notre culture moderne, et comment une philosophie qui devait, à partir de la connaissance et de la technique, faire monter le monde vers l'idéal, l'a conduit misérablement dans l'impasse tragique où il se débat. Il faut nécessairement trouver autre chose.

Il y aurait certes une conception de l'école qui semblerait rationnelle : ce serait celle du professeur de l'auto-école dont je vous ai parlé.

Nous aurions alors un dédoublement dans la nature, dans les buts, dans les fonctions de cette école : un cycle technique renoncerait à toute prétention de formation, de culture et de moralisation, pour s'en tenir à son rôle, de préparation technique, préprofessionnelle et professionnelle. Les instituteurs se considéreraient comme satisfaits lorsqu'ils auraient, à ce cycle, formé des ouvriers habiles et compétents dans leur spécialité, tout comme il suffit au professeur d'auto-école, pour acquérir quelque renommée, de former, dans un temps record, des automobilistes susceptibles d'affronter l'examen avec succès.

On ne se ferait aucune illusion sur une telle fonction qui n'en aurait pas moins ses répercussions sur le comportement des individus, l'évolution de l'économie et l'harmonie des sociétés.

Il y aurait parallèlement un cycle formatif, avec des éducateurs s'occupant séparément de la préparation humaine indispensable. Car il ne suffit pas d'être un ouvrier habile et compétent ; il ne suffit pas d'être capable de travailler avec efficience, comme un rouage neutre et indifférent de la plus grande machine industrielle. Dans notre corps aussi, chaque organe remplit d'abord sa tâche, mais il y a en même temps une harmonie générale qui les rend fonctionnellement dépendants les uns des autres et qui est tout à la fois la motivation, le régulateur et la raison d'être de leur action particulière.

La connaissance et la compétence technique ne sont de même qu'un élément de la complexe fonction sociale. Travailler intelligemment et avec un maximum d'efficience est indispensable. Se donner avec conscience et enthousiasme aux diverses besognes sociales, se sentir comme un rouage normal de la communauté est une des conditions même de la vie, et donc tout aussi indispensable, sans qu'il soit possible d'indiquer une préférence ni de prévoir une quelconque préséance.

Voilà ainsi précisées les deux fonctions fondamentales de l'école, toutes deux nécessaires et complémentaires l'une de l'autre. Faut-il y préparer simultanément ou concurremment les individus ? Dans la même école ou dans des institutions différentes ? Dans quel but et selon quel rythme ?...

... Jusqu'à ce jour c'est la plus regrettable confusion qui a brouillé ce grave problème, et la masse des parents en est encore toute désorientée. La vieille mère Toinette ne me disait-elle pas encore hier soir, en me parlant

de son fils René qui a maintenant le plus beau troupeau du village : « Il sait bien compter et écrire sur des bouts de papier pour les clients le détail de ce qu'il va leur livrer. La science, ça sert toujours ! »

... Il faut qu'on sache que la science ne sert pas toujours, que, mal orientée, elle peut conduire à l'exploitation, au vol, à la guerre et à la défaite. Connaître le mal est la première condition du redressement et c'est pourquoi vous me voyez insister si longuement sur des distinctions dont on sous-estime d'ordinaire la portée.

Mais revenons à notre idée : Comment donc harmoniser préparation technique d'une part, formation morale et sociale d'autre part ?

Seules, une instruction d'origine magique conçue exclusivement d'abord dans sa fonction d'initiation, et plus tard une éducation pour classes désœuvrées ont pu ignorer à ce point la nature sociale et formative du travail, et concevoir une préparation humaine, ou même humaniste, dans le cadre artificiel des facultés, des universités, des collèges et des cloîtres. Tout comme les abeilles gavent d'une nourriture spécialement choisie les larves qui sont destinées à devenir reines, les scolastres préparaient dans ces lieux fermés, par une culture particulière, l'élite qui saurait profiter du travail des autres et régler à leur avantage les affaires communes.

Et ma foi, jusque là, étant donnée la conception sociale de l'époque, le projet n'était pas foncièrement illogique, sauf que la nourriture n'était pas toujours intelligemment choisie ni habilement administrée, et qu'elle ne formait, au total, que des avortons de reines.

Mais, étendre indifféremment, par la suite, les principes particuliers d'une telle éducation à la masse des travailleurs et des producteurs, prétendre nourrir les enfants de ce suc hybride et dégénéré préparé pour ce qu'on croit être une élite intellectuelle ou sociale, et négliger la fonction même du travail et du travailleur, n'est-ce pas pure folie ?

Vous direz que l'école actuelle, revenant peu à peu de ses erreurs, glorifie comme il se doit ce travail et ces travailleurs. Il ne s'agit pas de glorifier mais de former ; il ne suffit pas de chanter la nouvelle dignité du travail ; il faut concevoir et réaliser une pédagogie qui soit vraiment la science de la formation du travailleur dans sa double fonction de travailleur et d'homme.

Il est vrai que cette double dignité commence seulement à s'imposer — et pas encore à tous les esprits. Au temps — qui n'est pas si loin — où l'élite se demandait sérieusement si le paysan, l'artisan et l'ouvrier ont une âme et une raison, on s'intéressait exclusivement aux possibilités de production des hommes. La pédagogie de la personne humaine, travaillant et peinant, est tout entière à construire...

(à suivre.)

E. FREINET.



## L'ART A L'ECOLE

Plus que jamais cette rubrique sera d'actualité au cours de cette année scolaire qui marquera une fois encore un pas de plus vers la création artistique et la compréhension plus étendue de l'Art tout court. La preuve est faite désormais que de nos écoles du peuple si pauvres et si démunies, une forme neuve et inédite de l'art peut naître et gagner de l'ampleur, n'en déplaise à l'égoïsme étroit d'une bourgeoisie habituée à accaparer à son profit les réalisations supérieures du génie. C'est des données quotidiennes de la vie du peuple que montent, devant nos yeux, de nouvelles moissons prometteuses de talents qui, hélas ! ne sauraient être garantis par une société si marâtre pour l'enfance prolétarienne. Mais toute action qui exalte la vie n'est jamais inutile pour le destin du peuple : les exigences que nous éveillons aujourd'hui pèseront demain dans la balance où se jaugent les potentialités de la classe travailleuse et la vie chantera plus fort sa joie et sa puissance avec les moyens nouveaux de l'art et de la poésie. L'Ecole Moderne y sera pour quelque chose : la voie est désormais tracée où s'engageront les vrais artistes du peuple façonnés depuis la plus tendre enfance par une manière ardente de saisir la réalité pour la redonner ensuite au grand creuset de la collectivité créatrice.

Mais le talent se doit d'être modeste. Ces réalisations exaltantes qui sont comme une marque de noblesse de notre mouvement primaire, ne seront jamais achevées ni fixées dans une forme que nous aurions tendance

à croire classique. La vie c'est le mouvement, c'est l'effort, c'est le dépassement. Il est puéril de jurer fidélité à des normes qui d'elles-mêmes se renversent, il est vain de s'attrister de la rupture d'un équilibre que l'on croyait définitif dans sa classe de village ou de ville. Des camarades se lamentent parfois de voir l'invention artistique s'amenuiser pendant une période de l'année et craignent l'indigence et la piétinement. Ils appellent à l'aide redoutant la fin du miracle. Il faut faire plus de confiance à la vie et ne point tenter de lui imposer un rythme artificiel. L'immobilité a elle aussi ses causes qu'il faut tâcher de découvrir dans la psychologie de l'enfant, dans les contingences sociales et politiques et aussi dans les courants d'idées, bons ou mauvais qui déjà affectent la mentalité enfantine. L'essentiel est de voir toujours l'unité de la vie et d'élargir cette unité jusqu'aux confins extrêmes d'une classe sociale façonnée d'abord par le travail pratique et qui ne comprend pas toujours les activités de luxe dont l'art reste le symbole. Eh ! bien, qu'à cela ne tienne : nous suivrons les données du moment ; nous ne redoutons pas la vie pratique, au contraire, nous savons qu'elle est l'épreuve salutaire de la véritable intelligence. Nous irons loyalement vers le travail des mains, même dans les nécessités immédiates, persuadés que nous sommes que « l'homme pense parce qu'il a une main » et que cette main besogneuse deviendra, au feu de l'épreuve, la main illuminée du créateur.

Notre Maison de l'enfant nous a donné une formule magistrale de la création artistique. Les humbles travaux ont fait jaillir tant de richesses dans l'âme de nos modestes élèves-artisans qu'il nous faut reprendre l'expérience plus en profondeur encore et en tirer des enseignements que jusqu'ici nous avions à peine soupçonnés. Des camarades ont critiqué, de loin, cette idée de création collective, venue, disent-ils, trop arbitrairement de l'extérieur. Que n'ont-ils participé à la chaîne ! Ils y auraient trouvé occasion de prendre le problème à la source, là où jaillit la richesse de la pensée créatrice et où se prend le goût de la belle chose définitive. Et ils auraient compris par la suite que la belle chose définitive qui quitte la salle d'exposition d'un congrès, retourne à sa fonction sociale qui est d'embellir la vie des hommes et de marquer leur vocation. Nous ne saurions trop insister pour que les camarades qui sont restés sur l'expectative dans la crainte d'une erreur d'orientation du génie de l'enfant rejoignent le rang et fassent la démonstration à leur tour que l'objet utile peut être œuvre collective et œuvre d'art.

« La Maison de l'enfant », nous devons le reconnaître, a quelque peu brouillé les car-

tes dans le domaine de l'art à l'École. Tantôt elle a pris trop de place et a absorbé toute l'efficiencé artistique d'une école, tantôt elle s'est trop spécialisée dans l'art mineur des travaux d'art, tarissant ainsi les sources exaltantes du dessin et de la peinture. Dans toute pensée qui va s'approfondissant s'établit une hiérarchie des valeurs qui en donnent la mesure. Ce besoin de l'absolu qui est la gloire de l'homme et sa souffrance ne s'exprime pas dans le tout venant, dans la chose familière qui n'est qu'une commodité un peu plus affinée et élégante. L'objet courant même marqué par le sceau de l'artiste reste inscrit dans la nécessité quotidienne et l'utilité évidente détruit un peu chaque jour la marque du talent devenue trop coutumière.

C'est pourquoi l'art domestique est chose fugitive inscrite sous le signe d'une mode changeante qui a besoin de renouvellements continuels auxquels si difficilement on échappe. Mais il est des formes plus éloquentes de la sensibilité, et qui naissent semble-t-il dans un désir de pérennité : l'œuvre d'art est faite pour durer. Déjà, dans nos humbles écoles publiques viennent au jour, sans préméditation, dans le simple jeu de la sincérité, des chefs-d'œuvre auxquels nul artiste au grand nom ne saurait apporter la moindre retouche. C'est ce respect de l'œuvre majeure que nous devons éveiller dans l'enfant et pour préserver cet éveil nous devons parfaire sans cesse notre initiation artistique et rester dans les traditions d'une culture qui chez nous est particulièrement exigeante. Dans cet ordre d'idées, nous devons être vigilants. Un danger plus particulièrement nous guette : celui de ne savoir plus sélectionner l'œuvre d'art des œuvres courantes qui sont nées dans les mêmes conditions du moment, avec les mêmes outils, les mêmes couleurs, la même patiente recherche de l'enfant. Nos expositions boule-de-neige qui ont tant d'avantages par ailleurs, couvrent cependant le risque de démocratiser trop la création artistique d'un département à seule fin de donner à chaque école la même participation que toute autre école, déjà mieux initiée et dont le rôle serait d'user de sévérité et de censure dans un tournoi de dernière sélection. Mieux encore, il serait indispensable de reprendre contact avec les collections que nous avons spécialement sélectionnées pour des manifestations touchant le grand public. Nous devons dire qu'en cette fin d'année, nos diverses expositions n'ont pas toujours été demandées. Pas davantage nos projections fixes de si grande valeur démonstrative. Nous allons procéder à une refonte générale de nos collections. Il faut sans cesse s'adapter aux conditions nouvelles de la vie car ce sont elles qui en définitive ont toujours le

dernier mot. Dans un prochain article nous reparlerons de cette réorganisation de nos expositions circulantes plus mobiles, moins onéreuses et venues en complément aux expositions locales que tout département doit être désormais en état d'organiser. En attendant, commencez à préparer dans vos classes une atmosphère de travail et d'éclosion et le plus vite possible, à la rentrée, mettez-

vous en contact avec nous soit pour nous proposer vos projets, soit pour nous demander des renseignements, soit aussi pour nous faire part de vos craintes et de vos indécisions. Faites-vous confiance à vous-même et participez dès ce début d'année à la grande année d'art CEL.

E. F.  
(A suivre).

## LE STAGE DE TRÉGUNC

*A travers le compte rendu enthousiaste que notre ami Jacquet a fait dans le précédent numéro du stage de Buxy vous avez certainement senti l'atmosphère qui y avait régné et qui est la caractéristique unique de nos rencontres.*

*Cette même atmosphère a fait du stage de Trégunc une réussite sans précédent, et cela à cause des conditions spéciales qui avaient présidé à son organisation. En effet, les stagiaires se retrouvaient après 25 ans à l'un des bercieux de l'Imprimerie à l'Ecole, autour d'un des premiers animateurs, notre ami Daniel.*

*Daniel nous envoie l'« Introduction » qu'il a écrite pour le journal du stage. Je suis persuadé que nos camarades la liront avec la même émotion que j'ai ressentie en évoquant les temps déjà lointains où, par nos échanges journaliers, Trégunc-Bar-sur-Loup nous jetions les bases d'un mouvement qui a aujourd'hui marqué et orienté la pédagogie française.*

*Nous laissons la parole à Daniel, que nous saluons à nouveau au nom de tous nos camarades. Nous reparlerons une autre fois des enseignements majeurs des deux stages qui viennent de se tenir.*

C. F.

### INTRODUCTION

« En relisant les comptes rendus des journées « trop courtes !... » où nous avons « travaillé » tout en goûtant la joie « d'être en vacances », je retrouve le cadre grandiose où nous avons vécu : ciel, campagne et mer aux vastes perspectives ; l'air vivifiant que nous respirions à pleins poumons, le soleil triomphant des nuées livides portant l'orage ; je retrouve aussi chez les stagiaires, la gravité de l'œuvre à accomplir, la gaîté des consciences sereines, l'amitié des cœurs sensibles qui mêlaient leurs notes et chantaient à l'unisson.

Des camarades repartis « gonflés » et emportant allègrement le sentiment d'avoir fait « une cure morale ».

Oui, une telle expérience rend chacun de nous plus fort et meilleur.

Nous avions dit que ce serait :

Un stage d'initiation : des camarades venus s'informer, chercher leur voie, ont découvert notre mouvement et aussitôt manés nos outils.

Un stage de perfectionnement : nous avons discuté nos expériences ; les camarades sont repartis enrichis et plus convaincus.

Un stage d'encouragement : l'atmosphère de



L'Ecole Buissonnière pendant le Stage  
Que va-t-on sortir ? Crevettes ou pieuvre ?